

# Plaidoyer pour des communautés diaconales

Etudes - 14 rue d'Assas - 75006 Paris - Mars 2002 - N° 3963 - Etienne Grieu

A l'heure, où l'on s'interroge parfois sur l'avenir de la foi Chrétienne, je voudrais attirer l'attention sur un point qui me semble crucial : l'Eglise ne peut négliger sa vocation diaconale -c'est-à-dire le souci de prendre soin de l'humanité gratuitement, sans mettre au départ de conditions ni en attendre quelque rétribution que ce soit -, sous peine d'affadir considérablement le message qu'elle porte. La diaconie (diakonia), avec le témoignage (martyria) et la communion (konionia) constitue en effet l'un des trois piliers de la vie de l'Eglise<sup>1</sup>. Si la communauté chrétienne délaisse l'une de ces dimensions, elle est menacée de devenir insignifiante.

Cette vocation diaconale a été longtemps honorée principalement par des congrégations religieuses, surtout féminines ; elle est à présent également prise en charge par de grandes institutions : le Secours Catholique, le CCFD, les Equipes Saint-Vincent de Paul, le Service Evangélique des Malades, l'ACAT, pour ne citer que les plus connues. En revanche, on ne peut pas dire que ce souci d'embrasser l'humanité, notamment celle qui souffre ou se déchire ait imprégné l'ensemble du tissu ecclésial au point de devenir un élément essentiel de sa culture. Dans les diocèses et les paroisses, par exemple, l'attention à ceux que l'on oublie, même si elle est courageusement et patiemment portée par des militants et des bénévoles, n'a pas pris place parmi les éléments centraux de la vie de la communauté. En guise d'image, on pourrait dire que, dans nos églises, la diaconie est confinée dans l'une des chapelles latérales, plus ou moins bien entretenue selon les cas ; elle n'est invitée qu'exceptionnellement à monter jusqu'au chœur. Or, tant que nous restons dans ce schéma, l'Eglise perd une part considérable de sa capacité à annoncer l'Evangile.

Sur ces lieux de solidarité avec ceux qui ne comptent pas beaucoup, il en va, en effet, de la vie et de la mort de l'homme. Il en va du respect de la personne, de toute personne, indépendamment de ses capacités, de ses aptitudes à produire et à entreprendre. A travers ceux qui sont menacés de rester en marge, dans une situation de surnuméraires ou de vivants déjà morts, c'est toute la société qui est concernée : que faisons-nous de ceux qui sont les plus faibles ? Dans quelle logique inscrivons-nous notre organisation, nos modes de vie ? Quel est pour nous le critère de la réussite et du bonheur ? A quoi sommes-nous prêts pour tenir notre rang ? Plus ou moins confusément, nos contemporains savent que l'on touche ici des questions importantes, que l'on ne peut éluder sans renoncer peu ou prou à être humain. C'est pourquoi l'Eglise est attendue sur ces lieux : elle y a naturellement sa place. Elle n'est pas contestée lorsqu'elle intervient dans ce débat, surtout lorsque sa parole s'accompagne d'engagements réels.

Alors, comment expliquer cette faible conscience de la vocation diaconale des communautés? J'y vois trois raisons.

<sup>1</sup> Nous devons cette vision au « rapport Coffy » : « la mission, essai de lecture théologique », dans l'Eglise que Dieu envoie. Assemblée plénière de l'épiscopat, Lourdes 1981, le Centurion, 1981, p. 37-64. A ce triptyque, on peut ajouter la liturgie (leitourgia), qui ne fait pas nombre avec les trois éléments précédemment cités, mais en constitue la reprise dans la célébration

## **Les urgences se choisissent aussi**

Un premier élément de réponse est d'ordre conjoncturel. Il tient à l'angoisse qui, en période de redéfinition profonde de la vie de l'Eglise, porte à mettre l'accent sur ce qui apparaît le plus urgent et le plus central pour celle-ci : le service de la foi. A quoi bon encourager les membres de la communauté à « faire du social », entend-on parfois dans nos églises, alors que l'on manque souvent cruellement de disponibilités pour transmettre la foi, sans laquelle la communauté chrétienne meurt ? On multipliera donc les appels pour trouver des catéchistes, des animateurs liturgiques, des accompagnateurs pour les catéchumènes, des responsables d'aumônerie et, en dernier lieu, s'il reste des disponibilités, pour l'équipe locale du Secours Catholique ou du CCFD.

Pour écarter cette tentation (car c'en est une), il suffit de se rappeler que la foi n'est ni une pure doctrine, ni une simple conviction : elle ne peut être dissociée d'une manière d'être; elle invite à habiter autrement toutes les relations; elle appelle à un certain type de présence au monde. Une communauté qui ferait l'impasse sur sa vocation diaconale mettrait sa foi en danger, car elle la couperait de ce terreau nourricier qu'est la confrontation à l'humanité en souffrance. De plus, raisonner en termes de disponibilités à "gérer" relèverait d'une curieuse vision de la vie ecclésiale, qui oublie qu'une communauté, ce sont des charismes à découvrir et à faire fructifier, et non des tâches à remplir : si l'on n'appelle pas à un engagement de type social ceux qui sont habités par ce charisme, il y a fort peu de chances qu'ils s'investissent dans un autre service communautaire avec bonheur. Il est vrai que les urgences pèsent et qu'elles gênent le déploiement de la vocation diaconale des communautés ; mais on doit dire en même temps que les urgences se choisissent aussi.

## **L'inscription dans la société civile**

Un deuxième élément compte sans doute beaucoup dans un pays comme la France. La vision de la sécularisation qui prévaut ici tend à confiner le religieux dans la sphère du privé. Tout engagement dans l'espace public qui porte les couleurs d'une Eglise est donc peu encouragé par les instances publiques ; il se trouve, en outre, que les chrétiens ont en général fort bien intégré ce trait culturel. Ils souhaitent rarement sortir leur bannière lorsqu'ils participent à la vie associative locale, par exemple. Ils ont raison au sens où exhiber des blasons n'a jamais produit quelque évangélisation que ce soit. Mais cela ne doit pas conduire au divorce entre engagement social et foi en Christ. Rien n'empêche, par exemple, de faire remonter dans la communauté (dans sa prière, sa réflexion, ses préoccupations...) ce que vivent ses membres engagés auprès de ceux que l'on oublie. Il y a certainement à inventer dans ce domaine, pour que la diaconie de l'Eglise irrigue davantage la liturgie, notamment<sup>2</sup>.

Plus encore, il serait navrant que le respect de la laïcité de l'espace public aboutisse à la totale stérilisation des capacités d'initiative des communautés chrétiennes. Je rêve de paroisses et d'aumôneries qui soient habitées par le désir d'apporter une contribution à la vie sociale, qui aient toujours une oreille pour y entendre tes appels et les souffrances, qui prennent du temps pour accueillir ce qui se dit, et déploient des trésors d'inventivité pour tisser de nouvelles solidarités...

Quant aux formes possibles, je crois qu'il faut se garder ici de toute idéologie : il est souhaitable que des chrétiens s'engagent dans des institutions qui n'ont rien à voir avec l'Eglise ;

<sup>2</sup> Si l'on veut revisiter nos sources, on peut relire avec profit l'ouvrage de Hammab, *vie liturgique et vie sociale. Repas des pauvres, diaconie et diaconat, agape et repas de charité, offrande dans l'antiquité chrétienne*, Desclée, 1968.

ils peuvent y être vecteurs d'échanges fructueux, et cela est précieux. Face à un besoin qui n'est pas pris en compte, d'autres chrétiens choisiront de créer, par exemple, une association nouvelle. Celle-ci doit-elle garder un lien avec la paroisse ou le diocèse? Là encore, il n'y a sans doute pas de loi générale. Simplement, on peut remarquer que si une communauté veut s'engager dans la durée, elle sera aidée lorsqu'elle peut s'appuyer aussi sur des institutions dont elle se sent responsable (ou co-responsable, si elle intervient en partenariat avec d'autres). De plus, cela peut donner lieu à des échanges fort intéressants, avec les pouvoirs publics notamment, qui ont la responsabilité d'inciter chaque acteur à ne pas rester isolé, à travailler avec d'autres. Comme Mgr Albert Rouet le suggère, il ne serait pas très sain que l'Eglise renonce à engager des actions et à s'y engager elle-même.

Une institution comme la diaconie du diocèse de Fréjus-Toulon (à cette heure, unique en France) indique sans doute une voie prometteuse pour envisager l'engagement d'une Eglise diocésaine dans le champ social, à un niveau local. Elle a permis une étonnante floraison d'initiatives, qui entretiennent différents types de rapports à l'Eglise et à des communautés chrétiennes, et collaborent avec les instances publiques départementales une nouvelle forme d'inscription de l'Eglise dans la société civile s'invente. Parmi les centaines de bénévoles qu'elle mobilise, se côtoient des chrétiens, des personnes loin de l'Eglise, des croyants d'autres religions. Apparemment, ils ne sont pas gênés par le lien des associations au diocèse. Ce lien permet aux associations membres de l'Union Diaconale du Var de s'appuyer sur une réflexion, sur une manière d'envisager les questions sociales. Il offre également à leurs membres de porter leur engagement ensemble dans la prière ; quand on est dans l'urgence de l'action, on apprécie de pouvoir s'adosser ainsi à une tradition vivante et de trouver des espaces pour réfléchir au sens de ce que ce l'on fait. Par ce biais, l'Eglise apporte sa contribution aux engagements contre l'exclusion et aux débats auxquels ils donnent lieu. Les pouvoirs publics, lorsqu'ils doivent faire face à des problèmes dont personne ne peut prétendre détenir la solution, sont souvent demandeurs de partenaires qui ne se posent ni en donneurs de leçons, ni en têtes de pont d'une Eglise ou d'un parti. Somme toute, ce sont eux qui aident alors l'Eglise à vivre la gratuité de l'engagement auquel l'Evangile appelle.<sup>4</sup>

Si les Eglises veulent véritablement répondre à leur vocation diaconale, des formes nouvelles sont à inventer. On le voit avec l'exemple de la diaconie du Var, création située à l'échelle du diocèse c'est au niveau du département que les politiques locales d'insertion sont décidées ; il peut paraître logique que, du côté de l'Eglise, il y ait une réflexion située à la même échelle. Des choses sont à inventer aussi au niveau de la paroisse et même des quartiers, pour permettre l'écoute des appels, la formation et l'envoi de volontaires, pour faciliter la circulation de ce qui peut être partagé à la communauté. Cela existe sans doute déjà dans bien des lieux ; on pourrait citer l'exemple de la communauté San Egidio à Rome, qui fait figurer l'engagement diaconal au centre de ses préoccupations. D'autres recherches prometteuses sont lancées - notamment dans les diocèses de La Rochelle et de Poitiers, semble-t-il - et il serait intéressant de faire connaître les initiatives de ce type.<sup>5</sup>

<sup>3</sup> Cf. La chance d'un christianisme fragile, Bayard, 2001 p. 154-155.

<sup>4</sup> Cela dit, les Eglises ne peuvent consentir à la stratégie qui consisterait, pour l'état, à soustraire une part des tâches qui lui incombent. Elles doivent d'ailleurs aussi pouvoir être l'un des lieux d'élaboration de discours politiques qui dénoncent les causes des détresses.

<sup>5</sup> Nous avons beaucoup à apprendre aussi des expériences menées à l'étranger ; je pense, entre autres, à la « pastorale sociale », engagée dans le diocèse de Montréal (Canada) depuis une dizaine d'années.

J'ai volontairement gardé pour la fin de cette section l'évocation du diacre. Depuis Vatican H, nous disposons de nouveau de cette figure ministérielle tombée en désuétude en Occident, au Moyen Age<sup>6</sup>. Le Concile n'a pas dessiné de façon très nette les contours de ce ministère et, après tout, nous pouvons nous en réjouir : voici une manière pragmatique de procéder qui laisse à l'Esprit le soin d'ajuster les choses. Il y a d'ailleurs place pour plusieurs figures de diacres, de même qu'il y a plusieurs figures de prêtres<sup>7</sup>. Je ne propose ici qu'une vision parmi d'autres : je définirais volontiers le diacre comme celui qui, au sein de la communauté chrétienne, rappelle que ce qui se joue dans l'engagement avec ceux que l'on oublie n'est pas sans rapport avec la rencontre du Christ. Pour le dire en une formule : son rôle est d'abord d'être signe de la présence du Christ dans cette histoire tissée avec ceux qui ne comptent pas. Remarquons aussi que le diacre, dans cette perspective, n'est pas celui qui prend tout le fardeau de la vocation diaconale de la communauté ; avant tout, il rappelle, par sa présence, ce qui s'y joue ultimement. On peut même dire que le diacre n'est pas nécessairement l'animateur direct de la diaconie de l'Eglise, de même que le prêtre n'est pas toujours le responsable de la communauté locale. Reste à trouver de quelle manière le sens qu'il engage pourra se dire (dans la liturgie bien sûr, mais pas uniquement), et, là encore, beaucoup de choses sont sans doute déjà inventées, mais beaucoup sont encore attendues.

### **Une source qui irrigue toute l'Eglise**

Le troisième facteur qui freine la prise au sérieux de la vocation diaconale des Eglises est plus profond nous manquons d'une réflexion théologique qui aiderait les communautés à s'engager véritablement dans une dynamique diaconale. C'est sur ce troisième point que je veux insister.

Spontanément, on a tendance à considérer que la solidarité, le souci de justice, l'intérêt pour la vie sociale relèvent de conséquences, dans l'ordre éthique, de la foi. Autrement dit, ce type d'engagement dépend d'un "parce que" je m'engage parce que je crois, à cause de la foi qui éveillé en moi ce souci. Ce n'est pas faux, mais réduire la vocation diaconale des croyants à cela s'avère, à la longue, desséchante; pire, on risque d'en faire un simple appendice à la vie de l'Eglise, c'est-à-dire de considérer cette vocation comme un organe non indispensable, dont on peut se passer en cas de crise... Se cantonner dans cette vision empêche de reconnaître dans ces engagements des lieux sources pour la foi des expériences où le croyant pourra se trouver désaltéré dans sa quête de Dieu; et où, sans doute également déplacé, bousculé, il sera aussi certainement visité par son Seigneur.

Faire un bout de chemin avec ceux qui ne comptent pas beaucoup et dont on n'entend pas souvent la voix c'est en effet se risquer à une dynamique qui pourrait bien être celle de la vie même de Dieu. Lorsque nous lisons, dans l'évangile de Luc (14,12-14), l'invitation à faire une place, dans nos réjouissances, aux pauvres, aux boiteux, aux aveugles, c'est un appel à partager avec ceux qui n'ont pas de quoi rendre.<sup>8</sup> Tisser une histoire avec ceux-ci suppose d'inventer un autre type de rapports, une autre économie, qui n'est plus basée sur le donnant-donnant. L'accueil

6 Cf. Alphonse Boiras et Bernard Pottier, La Grâce du diaconat. Questions actuelles autour du diaconat latin. Ed. Lessius, Bruxelles 1998.

7 Sur cette question des différentes figures de diacre, on peut lire, notamment, B. Sesboüé, « Quelle est l'identité ministérielle du diacre ? » Mélanges offerts à Joseph Hoffmann, Le Cerf, 1999, p. 223-257.

8 Voir le commentaire qu'en fait Michel Serres dans « Bienheureux qui comprend les indigents et les pauvres ». Une spiritualité à partir du plus faible. Colloque organisé par ATD/QuartMonde, Editions Quart-Monde, 1994, p. 45-73.

est mis à l'épreuve de cette non-réciprocité. Les évangiles présentent ainsi trois figures inaptes à entrer dans l'échange calculé le pauvre, l'ennemi, l'enfant. De ceux-ci, on ne peut attendre une rétribution le pauvre, parce qu'il n'a rien à donner d'une valeur équivalente à ce qu'on lui offre ; l'ennemi du fait qu'il veut me prendre quelque chose sans rien donner en retour ; l'enfant, parce qu'il ne compte pas. L'Évangile appelle à s'engager dans une relation avec ces interlocuteurs, parce qu'ils obligent à sortir d'une logique du calcul. Lorsqu'on accepte de lier avec eux, la relation doit avoir quelque chose de non conditionnel, je me risque à l'autre sans être sûr de ce que je recevrai en retour, en termes de biens, comme d'image ou de reconnaissance. C'est pourquoi, généralement, la relation au pauvre fait si peur : je crains d'être mangé tout entier par lui.

Pour autant, lorsqu'on s'y est effectivement risqué (et, en ces lieux, il vaut mieux ne pas s'y engager seul), cette relation ne reste pas unilatérale, elle aboutit bien à un échange ; mais celui-ci n'est pas toujours celui auquel on s'attendait. Ceux qui ont vécu de tels engagements racontent comment ils ont été étonnés et se sont retrouvés, au fil de leur itinéraire, bouleversés. C'est que parfois, quelque chose leur a été donné en retour alors qu'ils ne s'y attendaient pas (ou plus). L'échange qui peut advenir en ce lieu est tout simplement un échange des places. Il est du type de celui du lavement des pieds : le maître se retrouve dans la position de celui qui sert. Celui qui se risque à s'adresser à ceux qui n'ont pas de quoi lui rendre se voit dépouillé de ses assurances, parfois même de ses qualités humaines : il apprend que là n'est pas l'essentiel et que vivre ne tient pas à cela. C'est à chaque fois une épreuve, parfois même une chute ; on pourrait dire : un dur rappel à la réalité. Il découvre alors qu'il reçoit de quoi vivre de cette relation où il pensait, au départ, surtout apporter. Mais voilà qui est trop vite dit : dans la réalité, c'est un chemin long et âpre, où l'on peut parler de conversion au sens premier d'un retournement de tout l'être vers ce qui lui est essentiel.

Celui qui entend cela peut reconnaître dans cette économie un écho de l'engagement radical et risqué du Christ lui-même, tel qu'il se trouve décrit, par exemple, dans l'hymne aux Philippiens (Ph 2, 1-11). Il s'est engagé dans une histoire avec nous, qui n'avions rien à lui donner en retour ; il s'y est livré entièrement, jusqu'au dépouillement radical. Mais, dans cette renonciation à garder son bien, c'est la puissance de Dieu qu'il a révélée et qu'il communique. Voilà une manière d'exprimer ce que signifie "être évangélisé par les pauvres", il y en aurait d'autres. L'essentiel est de reconnaître qu'en ce lieu, nous sommes ouverts par Dieu à son mystère, à son économie déconcertante.

## I

Cette économie paradoxale, à laquelle l'engagement diaconal invite, peut alors être mise à sa juste place : elle est appelée à devenir le tissu de la vie de la communauté. Autrement dit, ce qui s'est passé sur ces lieux périphériques, dans une histoire partagée avec les pauvres, les enfants, les ennemis, revient au centre de la vie ecclésiale : la diaconie affûte le discernement de la communauté, pour lui permettre de reconnaître dans le style de relations qu'elle engage ce qui vient de Dieu. La communauté reçoit ainsi un repère majeur : à partir de ces liens tissés avec ceux qui n'ont pas de quoi rendre, toutes nos attitudes, nos gestes, nos aspirations et nos paroles sont mis à rude épreuve, mais c'est une épreuve de vérité et de gratuité. Ce qui ne vient pas de Dieu ne peut supporter pareil traitement. L'engagement diaconal devient une sorte d'étalon qui, en retour, soumet toute relation à cette redoutable épreuve. En même temps, viennent en général la joie, une nouvelle liberté par rapport aux images, et puis cet humour sur nous-mêmes qui signe une humble remise à Dieu. Alors, la diaconie acquiert sa pleine dimension : elle opère un discernement pratique au fil de ce qui se présente l'accent qu'elle porte peut se communiquer

partout. C'est ainsi qu'elle devient coextensive à l'ensemble de la vie ecclésiale, comme une source qui en irriguerait jusqu'au moindre recoin.

### **Diaconie et mission**

Ultimement, la diaconie peut ouvrir une autre perspective sur la vie sociale. Jusqu'à présent, ce qui a été privilégié ici, c'est la diaconie en tant qu'engagement envers ceux qui ne comptent pas vraiment (que l'on désigne souvent, dans l'Eglise, par le terme « d'option préférentielle pour les pauvres »). Nous avons vu comment toute la communauté peut en être touchée en retour. Mais, à partir de cette conversion qui s'inscrit dans l'épaisseur de la vie ecclésiale, les croyants sont renvoyés à l'ensemble des relations sociales : pour y chercher et y communiquer ce dont ils ont fait l'expérience dans l'Eglise. C'est une manière d'annoncer la Bonne Nouvelle dans le langage des rapports sociaux. Diaconie et mission apprennent à s'articuler justement.

Il ne s'agit pas de faire des court-circuits : prendre nos engagements sociaux pour des moyens,<sup>9</sup> qui aideraient à remplir les églises, leur ferait perdre toute capacité à porter la Bonne Nouvelle. En revanche, partager le style<sup>9</sup> de relations auquel nous avons été initiés par le Christ constitue une manière de faire goûter l'Évangile au grand nombre, dans un langage certes non religieux, mais pétri de toute la force de la foi. La diaconie déborde la communauté, elle se propage dans toutes sortes de contextes : sur les lieux de travail, dans la vie familiale, dans les quartiers, les communes, dans les engagements associatifs, culturels, politiques, syndicaux ou autres" 10. Bref, dans toutes les dimensions de la vie relationnelle et sociale, (a plus laïque soit-elle, le croyant peut à la fois discerner et porter le don de Dieu.

Bien entendu, sur ces lieux, la diaconie ne peut prétendre remplacer les règles du jeu en vigueur par les siennes. C'est pourquoi elle ne dispense jamais du sérieux et de la rigueur dans le travail et les engagements. Mais alors, qu'apporte la diaconie ? Nous avons parlé de style, on pourrait parler aussi d'un certain regard ou d'une manière de laisser sa chance à une autre logique. Celle-ci se reconnaît à trois éléments, qui peuvent se décliner mille manières et à travers toutes sortes de situations. D'abord, le refus de se limiter au champ clos de ce qui peut s'évaluer : dans chaque geste, chaque aspiration, on peut reconnaître, secrètement déposé, un don originaire et donc, également, une Promesse. Toute humanité est désirée par Dieu ; il n'y a absolument rien en elle qui soit a priori méprisable. Ensuite, la conscience d'une régénérescence possible des liens brisés, par-delà les violences qu'ils ont subis, grâce à l'engagement de Celui qui, te premier, a traversé celles-ci et ouvert en elle un chemin vers le Père. Enfin, la certitude que ce qui est engagé vers les autres et vers Dieu comme une remise de soi ne pourra pas ne pas trouver, d'une manière ou d'une autre, sa fécondité, même si celle-ci nous échappe. Le croyant et la communauté peuvent alors lire leurs engagements sociaux comme une participation à ce travail, mystérieux mais bien réel, qui les déborde de part en part. Ils y trouvent de nouveaux points d'appui et une liberté revivifiée pour continuer une route qui, par ailleurs, a rarement les allures d'une promenade du dimanche.

<sup>9</sup> Cf. cette notion de « style de vie et de communication » dans le texte de Christophe Theobald, « Pour une intelligence intérieure du mystère de la Trinité », Etudes juin 2000.

<sup>10</sup> Ce style diaconat conduit évidemment aussi à des combats pour la justice, c'est-à-dire à la recherche des causes de ce qui détruit l'humanité ; en ce sens, il s'agit de davantage que d'un simple style. Comme s'exclame Mgr Rouet : « l'Eglise ne peut quand même pas se contenter de devenir l'aumônier mondial du nouveau château libéral »